

Questions au théâtre Une dérive (Extrait)

Parce que je ne viens pas avec des certitudes.

Je cherche d'abord des images, et j'observe dans quel ordre ces images surgissent.

La première serait celle à Nancy de la salle de répétition, un grand volume noir perché au deuxième étage. Dehors la nuit est tombée, mais on n'a pas fermé les volets de bois coulissant, et quand les trains passent on voit les raies de lumière. Un projecteur est installé en douche, définissant un cône presque droit. Alain Vandamme a écrit un texte qui commence par la phrase : "Ce texte s'appellera flash en plein cœur" et termine par la phrase "J'ai perdu plus que j'ai gagné." Alain est venu lire son texte en se tenant droit dans la lumière. Puis Aude, actrice, a pris la feuille manuscrite, et l'a lue, elle dans l'ombre, et les mots sous la lumière, et cela changeait tout. Deux mois plus tard, à Avignon, et en plein Nancy, Alain à son tour reprend son texte, et les quatre rangées symétriques de bancs en gradins sont tous occupés.

Une autre image récente c'est Langres, Haute-Marne, l'an dernier, un soir de novembre où il pleut. C'est dans un gymnase, au bord de la ville. Le gymnase est froid, et on y a prévu, pour appeler ça "salle polyvalente" une scène de béton surélevée à hauteur d'épaule. Du coup, les techniciens ont installé le plancher de bois devant la scène officielle. Il y a quelques rangées de chaises, et puis des bancs de bois sans dossier. Les adultes on leur réserve les chaises, et les lycéens on leur demande de se serrer sur les bancs. Quand Didier, acteur, arrive avec son masque et que ça commence à rire, les lycéens riront plus fort, parce que ça les venge aussi des bancs. Et puis plus rien n'existera, ni la pluie ni les remparts ni le gymnase, on a devant nous l'acteur et son masque de bois, et ce qui fait surgir le rire c'est bien la profération des mots. Ni même ce piétinement qu'avait l'acteur tout à l'heure dans la salle vide pour un étrange rituel de parcourir pied à pied la scène en marmonnant silencieusement les mots à dire devant les autres.

Je cherche, sans relire. La troisième image qui vient c'est seulement les livres. Que le théâtre soit d'abord pour moi une suite de livres à un endroit précis de la bibliothèque, et que le format, ou simplement la disposition typographique du texte de théâtre pour un rapport particulier, une émotion particulière. Je laisse les souvenirs scolaires, ces collections Hachette "grands classiques" toujours en usage pour *le Misanthrope* ou *le Phèdre* du collège. Les premières grandes découvertes associées pour moi à cette disposition typographique c'est Brecht et Tchekhov et j'ai dix-sept ans, je révise pour le bac, ou suis censé le faire, je suis chez mes grands-parents et j'ai trouvé cette poignée de livres, trace d'une passion adolescente de la plus jeune sœur de ma mère devenue physicienne. Une sorte de silence autour des mots, là où ordinairement le roman vient bruire, visuellement, par l'univers qu'il recrée autour. Ce silence s'appelle pour moi théâtre, et cette émotion de lecture, un théâtre en entier, qui se suffit à lui-même. Parce que, dans cette idée de silence, le texte de théâtre suppose une telle masse de vide autour de lui, qu'advient cette bascule, surgissement du monde de sous les mots et autour, quand la littérature assigne de dehors depuis eux.

Je préfère Shakespeare en anglais, même si je ne comprends pas tout. Parce que je comprends alors la phrase de Lautréamont : "Chaque fois que j'ai lu Shakespeare il m'a semblé que je déchiquète la cervelle d'un jaguar." Par exemple, dans ce *Timon d'Athènes* d'où est sorti *le Misanthrope*, la première réplique : "How goes the world ? — It wears, sir, as it grows." Longue, longue, brève et longue / brève, longue et longue, brève brève longue. Que le dialogue n'est pas question suivie de réponse, mais sorte de double jeté dans le même inconnu : "Comment va le monde ? — Il s'use, monsieur, à mesure qu'il prend de l'âge." Je n'ai jamais eu l'occasion de voir une pièce de Shakespeare représentée dans un théâtre. Je crois que c'est par peur, par seule peur d'abîmer cela de silencieux qui vit par les livres transportant vers nous les textes de théâtre. Je cherche dans ce qui est l'enfance et qui soit lié au théâtre. Ce que je trouve, c'est ce qu'il ne faudrait pas dire parce que la honte que j'en ai vit toujours au présent, comme un trait d'union sans temporalité. Je ne l'ai jamais écrite, ni racontée. Mon seul souvenir qui soit lié au théâtre tient à une honte exposée. On habitait ce village, en Vendée, une ancienne île sur son rocher, tout le pays autour droit jusqu'à la mer, et l'hiver les vagues qui passaient par-dessus la digue. Il y avait deux rues, la rue haute, celle qui joignait l'école, l'église et la mairie, et la rue basse, où habitait un copain, Didier Richardeau. En sortant un soir de chez lui pour rentrer, dans la rue venait, de loin, un cheval attelé à une charrette, et ce cheval, parce que l'homme était pressé sans doute, était au grand trot, dans un énorme vacarme. J'ai eu peur, et couru dans le sens opposé. Quand le cheval a fini par me doubler, j'étais perdu dans le marais. Je suis allé frapper à une ferme éclairée, et quelqu'un m'a ramené sur un vélo. J'avais huit ans, je suppose. Pour une pièce de théâtre qu'on devait faire avec la classe, quelqu'un devait imiter un cheval, et toute la classe, pour l'instituteur, Guy Boisseau, s'est mise à hennir. Fils d'institutrice et de garagiste, j'étais mal placé, quand une bonne moitié des copains vivait en ferme

(cela aussi, volatilisé en trois décennies). J'avais encore en moi cette peur du cheval, et l'instituteur a arrêté tout le monde : moi seul hennissais avec crédibilité. Il y a eu la représentation dans la salle des fêtes, celle où parfois on nous montrait du cinéma ("*Connaissance du monde*"), avec à gauche l'indication "comédie" peinte sur bois, et à droite, symétriquement, "tragédie". Quand j'ai dû procéder à mon imitation, une autre peur avait remplacé la première et ça a raté, complètement. Je ne me suis jamais plus intéressé au théâtre, et même quand plus tard j'ai essayé de voir des spectacles, de venir m'asseoir sur les fauteuils rouges a toujours ressuscité cette angoisse et cette honte dans la salle des fêtes de Saint-Michel en l'Herm, Vendée.

[...]

avril 1998